

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LE MESSAGER

DE

SAINTE ANNE

—000—

BULLETIN MENSUEL DU PÈLERINAGE

DE

SAINTE-ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE.

Vol. 2. Rimouski, Juillet, 1883. No 3.

AVANTAGES.

Tous ceux qui s'abonnent au Messager de Sainte Anne ont part à deux messes par semaine qui sont dites à leur intention. Il se dit de plus une messe par mois pour les défunts que les abonnés ont l'intention de recommander.

—000—

L'ÉGLISE.

L'Église est l'expansion de Jésus, son gratuit et volontaire épanouissement dans le temps et dans l'espace; c'est son apparition et son action continuées sur la terre. Elle est la vigne élue, "la vigne chérie," dont parle Isaire. "Je suis la vigne, disait Jé-

sus faisant allusion à celle-ci ; et vous mes appelés, mes fidèles, mes amis, mes membres, mon Eglise, "vous êtes les rameaux." Les rameaux viennent du cep : ils prennent appui sur lui et vivent de sa sève, si nombreux qu'ils puissent être et quels que soient leurs fruits, ils n'augmentent pas la sève du cep, mais ils en révèlent la vertu, et montrant ce que le cep a de fécondité, ils concourent à sa gloire.

L'Esprit-Saint, par Isaïe, nomme Jésus "le Père du siècle futur ;" il veut dire qu'il est l'auteur de cette noble race qui, dès ce monde et tout en y demeurant, a déjà sa conversation dans le ciel," race dont "la vie est cachée en Dieu avec le Christ," pour n'apparaître aux fils des hommes, qui l'ignorent ou la blasphèment, que "quand le Christ lui-même apparaîtra" glorieux, évi lent, incontestable, incontesté.

L'Eglise sort du Christ, non pas de sa parole comme l'univers, non pas même de sa bénédiction comme cette Eglise élémentaire du paradis terrestre qui, composée d'abord d'Adam et d'Eve, sembla ne recevoir la grâce que pour en abuser, et son mandat que pour le trahir : l'Eglise naît des labeurs du Christ, de ses angoisses de sa Passion inénarrable, de son sacrifice enfin, où il est tout entier consumé par une mort sanglante et infamante. Telle est la date de sa naissance et la manière dont elle est enfantée. Aussi, quoique les hommes qui la composent aient été des pécheurs, quant à elle et en tant qu'Eglise, elle naît pure et divinement belle, "n'ayant, dit saint Paul, "ni tache, ni ride, ni imperfection "d'aucune sorte, mais entièrement sainte et immaculée." De là vient aussi qu'elle est vierge, toujours et totalement vierge : vierge par sa doctrine, vierge par sa morale, vierge par sa fidélité inviolable à garder le dépôt divin et à répandre dans tout l'univers la grâce dont elle est pleine. Je n'ai pas à vous apprendre qu'elle est la sœur du Christ, du Christ qui

par Marie et en Marie lui a pris sa nature. Elle est donc l'image de Jésus, son reflet, son miroir. Comme ceux qui voyaient Jésus ici-bas, voyaient aussi son Père, quiconque voit l'Eglise, entend l'Eglise, voit et entend Jésus.

L'Eglise est un avec Jésus. Dites-moi celui de ses pouvoirs qu'il ne lui a pas transmis, celui de ses mérites qu'il ne lui a pas livré, celui de ses dons qu'il ne l'a pas mise en mesure de communiquer aux hommes ? Son sang n'est pas même excepté, et elle le fait saintement et miséricordieusement couler encore sur ses autels : couler pour nous, couler en nous. Dites en outre si elle n'est pas sans cesse et partout comme lui méconnue, calomniée, flétrie, traquée, condamnée, immolée ? Dites si comme lui elle "n'est pas haïe sans sujet ; "si comme lui elle ne "rend pas le bien pour le mal et l'amour pour la "haine" ? Elle est son aide en tout, mais d'abord pour lui donner des fils, lui en donner sur toutes les plages que le soleil éclaire, lui en donner à toutes les heures dont se compose le cours du temps. Grâce à Jésus, grâce à sa Passion dont la vertu est infinie, et qui est la condition première de tous les enfantements divins, la fécondité de l'Eglise est sans bornes : c'est dans toute la vérité et la grandeur du mot une fécondité *catholique*. Aussi quelle mère ! Et comme elle aime ses fils ! comme elle les nourrit ! Avec quelle sollicitude et de quels aliments ! Comme elle les élève, les instruit et les forme ! Comme elle les veille, les soutient, les protège, les défend ! Comme elle les aime enfin ! Il n'y a vraiment qu'elle et Dieu qui aiment les hommes, qui les aiment pour eux-mêmes : d'un amour vrai, pur, profond, patient, infatigable, invincible ; de cet amour qui fait qu'à plein cœur et avec joie on meurt pour ceux qu'on aime...

Voyez à quoi elle résiste, et depuis combien de temps ! Elle vit de combattre et de pâtir ; la guerre

qu'elle subit est sans relâche ; l'enfer et le monde s'y emploient de concert et avec une fureur acharnée ; toute arme leur est bonne, le mensonge, la perfidie, la séduction, la violence. Et l'Eglise demeure ; elle est debout, les pieds fermes, le cœur tranquille, le front serein. Aucun labour ne la surmonte, aucun danger ne l'épouvante ; elle est de bronze aux voluptés, les appâts la trouvent insensible ; elle hait et poursuit l'avarice comme la peste qui énerve la vertu et la frappe d'impuissance ; seule elle défend les vertus qui sont notre honneur, garde la justice et fait à tous les vices une guerre sans trêve ni merci...

On peut ne pas l'écouter cette Eglise ; on peut ne pas l'aimer ; on ne peut point ne pas la voir. Elle est la grande lumière posée par Dieu sur le candélabre, la grande cité bâtie sur la montagne et pouvant servir de refuge à toute l'humanité, comme sa clarté lui sert de phare. Notre devoir n'est plus de la chercher, mais de la reconnaître, de la saluer, de l'honorer, de la croire quand elle enseigne, de lui obéir quand elle commande, de la suivre, quand elle dirige, de recourir à son ministère, de recevoir ses sacrements, de la défendre quand on l'attaque, de l'assister dans ses besoins, de compatir à ses souffrances, de servir enfin ses intérêts qui sont ceux de Dieu et les nôtres.

MGR C. GAY

—ooo—

LES DEUX VISITES.

Dans les derniers jours du mois de mars de l'année 1790, un château situé dans les montagnes était troublé par les appels joyeux des serviteurs. Ils allaient et venaient avec précipitation, et le château, silencieux en tout temps, prenait un air de fête. Le seigneur de la terre était le marquis de Saunhac, ancien major du régiment de Béarn, chevalier de

Saint-Louis, père d'un jeune officier. Mme la marquise, après avoir retiré des armoires les grandes livrées de ses gens, ornaît les salons et donnait à la chambre d'honneur des soins particuliers. Les fleurs, rares en cette saison, garnissaient les marches de l'escalier, et les lustres éteints depuis longtemps, devaient, le soir même, briller de tout leur éclat.

Dans la vaste salle à manger le couvert se dressait. et des messagers apportaient à chaque instant, aux cuisines, gibiers, poissons et fruits.

Un prêtre modestement vêtu, les pieds chaussés de gros souliers, un bâton à la main, vint frapper à la porte du château, demandant l'hospitalité. Le marquis de Saunhac lui dit : " Vous arrivez mal à propos, monsieur l'abbé, toutes nos chambres sont occupées ou vont l'être ; nous ne pouvons disposer du moindre réduit : excusez-nous, mais nous avons l'honneur de recevoir aujourd'hui Mgr d'Aviau, archevêque de Vienne, ses grands vicaires et la noblesse des environs.

Le voyageur ne demandant qu'un abri et une botte de paille pour la nuit, M. de Saunhac ajouta ces paroles : " Il y a dans le pavillon d'entrée une petite chambre sous le toit où vous pourrez vous coucher. La journée étant peu avancée, vous pourriez. Monsieur l'abbé, aller jusqu'au village et voir notre vénérable curé, qui est bien malade ; nous avons aussi le père Jacques, notre vieux berger, qui se meurt. Allez, et ce soir, au retour vous aurez à souper et des provisions pour la journée de demain." Le jeune officier comte de Saunhac, lieutenant dans Royal-Vaisseau, avait tout entendu. " Ma mère, dit-il, permettez-moi d'offrir ma chambre à M. l'abbé et de le prier de dîner à la table de Monseigneur."

Le pauvre prêtre jeta un regard sur le jeune homme, qui atteignait sa vingtième année, il s'excu-

sa de ne pouvoir accepter ses offres généreuses et s'éloigna ému jusqu'aux larmes. Une heure après, le prêtre voyageur se présentait au presbytère du village. Là tout était pauvre. Le curé, plus que septuagénaire, soumis aux privations, accablé de douleurs, gémissait sur une couche mi érable. Le voyageur entra et fit à la servante un signe qu'elle comprit, car elle se retira, laissant seuls les deux apôtres. Ce qu'ils se dirent nul ne l'a jamais su. Mais lorsque après une longue conversation, l'étranger s'éloigna, la vieille servante vit son curé baisant la main du voyageur. Sur l'angle de la cheminée, des pièces d'or étincelaient au soleil.

Le prêtre reprit son bâton de voyage et pénétra dans la chaumière du père Jacques, une petite fille veillait près du moribond. Aux douces paroles du prêtre le vieillard se ranima, il exprima le désir de recevoir les derniers sacrements.

— Non, mon ami, dit le voyageur. Vous guérirez promptement. Dès demain une religieuse viendra vous donner les soins. Elle apportera linge et médicaments. Le meilleur médecin de la ville accompagnera cette religieuse. En attendant, petite fille, va chercher ta mère.

Cette femme était la sœur du berger : " Ma bonne femme, dit le prêtre, achetez un bon pot-au-feu, faites du bouillon et donnez-le à votre frère. Achetez du bois, et que le foyer soit allumé. Procurez-vous encore deux bonnes couvertures de laine et des vêtements chauds. Tenez, voilà ce que le bon Dieu vous envoie." En prononçant ces derniers mots le prêtre glissa sur le lit du berger de bon gros écus de six livres.

La journée s'avancait et le marquis de Saunhac recevait successivement ses convives dans le splendide salon. Les laquais devaient l'avertir lorsque parai-

traient dans l'avenue les carrosses de Mgr l'archevêque de Vienne.

On les vit s'avancer solennellement tandis que le marquis, la marquise et le jeune comte se tenaient debout sur le perron aux rampes dorées. Les portières s'ouvrirent et les deux grands vicaires s'avancèrent : le second carrosse renfermait quatre secrétaires de l'archevêché. " Monseigneur n'est-il pas avec vous ?" s'écria d'une voix tremblante M. le marquis de Saunhac ?— Monseigneur a dû venir seul, il y a quelques heures, dans un premier carrosse," répondit l'un des grands-vicaires.

Au salon, les conversations interrompues devenaient languissantes. Le marquis et la marquise échangeaient des regards pleins de trouble. Le jeune lieutenant interrogeait les secrétaires, qui n'avaient pas vu Monseigneur de la journée. Le plus âgé des grands-vicaires fit savoir que Monseigneur voyageait seul, sous la conduite d'un vieux cocher de confiance, discret jusqu'au mutisme.

La petite fille qui veillait le berger se présenta un billet à la main. Ce billet était à l'adresse du secrétaire intime de Monseigneur ; il ne contenait que ces mots : " Je désire entrer au château et pénétrer sans être vu, dans la chambre qui m'est destinée." Le jeune abbé ne se troublait pas pour si peu, il manda le valet de chambre de Monseigneur, et tous deux se tinrent près d'une porte de service, veillant au dedans et au dehors.

Après un quart d'heure d'attente, la porte de la chambre d'honneur s'ouvrit et donnait passage au pauvre curé qui, le matin, avait demandé l'hospitalité. Nul n'avait remarqué l'absence du secrétaire, qui rentra au salon où les conversations devenaient bruyantes, car l'absence de Monseigneur donnait lieu à mille commentaires. Un nuage passait lentement

sur le front du marquis de Saunbac, qui se reprochait peut-être quelque chose.

Pendant ce temps, sous les mains habiles du valet de chambre, le pauvre curé se transformait. La vieille soutane usée, les gros souillers ferrés étaient remplacés par les splendides vêtements d'un archevêque. Très simple en sa vie, Mgr d'Aviau pensait que, par considération pour l'Eglise, le prélat devait conserver aux yeux du monde le rang qui lui était dû.

Les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants et S. G. l'archevêque de Vienne parut. D'une taille élevée, magnifique en sa tenue, le regard imposant, Monseigneur s'avança la tête haute. Tous s'inclinèrent, tandis que le marquis et la marquise de Saunbac balbutiaient quelques paroles confuses. Le prélat promena un coup d'œil autour du lui, et découvrant le jeune officier, lui adressa un sourire bienveillant en lui tendant une main que le comte porta à ses lèvres. Ce n'était plus le pauvre qui, le matin, demandait l'hospitalité, mais un prince de l'Eglise bien au-dessus des mesquines passions du monde.

Aucune allusion ne fut faite à l'absence prolongée de Monseigneur, à son entrée mystérieuse dans le château, aux émotions de la journée.

Habitué aux grandes façons de la cour de France, profondément instruit, spirituel, n'ignorant rien des affaires de la province, Monseigneur présida le grand repas avec une supériorité pleine de charme. La conversation, tour à tour sérieuse et gaie, toujours instructive, fut pour les convives une véritable fête de l'esprit. Le prélat adoucit la morgue de deux premiers présidents, fit rougir de sa sottise philosophique l'intendant de la province, et caressa doucement le jeune comte en rappelant quelques traits de la piété de Turenne et du maréchal de Muy.

Le repas se terminait lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la principale cour du château. Un cri dominait tous les autres : *Vive Monseigneur!* Les villageois voulaient saluer le pauvre prêtre qui avait visité leur curé et le père Jacques. Ils racontaient que ce pauvre prêtre était venu panser les plaies horribles de l'idiot, dont tous avaient tant de crainte ; chacun connaissait un trait particulier du pauvre prêtre.

Mgr d'Aviau, profondément touché, se leva et dit : " Madame la marquise, je gronderai M. le curé de la paroisse qui ne sait pas garder un secret."

Tous les hommes éminents de la province, toute la noblesse du pays, toutes les grandes dames, tous les beaux esprits étaient réunis au salon, admirant le prélat et prêtant une oreille attentive à ses moindres paroles. Cependant il parvint à s'éloigner discrètement et marcha vers la cour éclairée par les torches des villageois. Il y avait là les vieillards, les femmes, les enfants près des robustes laboureurs ; il y avait surtout les misères. Monseigneur embrassa d'un regard cette foule couverte de terre, et qui tomba à genoux à la vue du prélat. " Voilà mes vrais amis, dit Monseigneur, car ce sont les meilleurs amis de mon Dieu ! " Après avoir donné sa bénédiction, le prêtre se mêla à ce monde pauvre et ignorant.

Ce n'était plus l'illustre archevêque, mais le curé voyageur qui avait visité le père Jacques et pansé les plaies de l'idiot. Il avait laissé sous les lambris dorés du salon ses grands airs de prince, son esprit du monde et sa science superbe : il se faisait humble pour aller au cœur des humbles ; il parlait leur langue pour être compris, il pressait dans ses blanches mains les mains calleuses du bûcheron, et son anneau pastoral, présent du pape Pie VI, touchait sans cesse les grossiers vêtements de travail. Il consolait l'un, soulageait l'autre, encourageait celui-ci, gron-

daît doucement celui-là. Le secrétaire intime suivait, comprenant les signes pour se souvenir des aumônes le lendemain. Car, ce soir, il n'y a pas la moindre aumône, mais la charité chrétienne.

Sur le balcon, caché par des caisses d'orangers, le comte de Saunhac considérait, les yeux mouillés de larmes, ce spectacle qui le remplissait d'émotion. La Révolution le mit bientôt hors de l'armée, et lorsqu'il connut le malheur il se souvint de cette soirée. Plus tard, après le rétablissement des églises, l'ancien officier entra dans les ordres et devint évêque dans un des diocèses du Midi de la France.

Le marquis et la marquise de Saunhac eurent fort à souffrir de la révolution. Leur château fut pillé par des gens de la ville voisine, qui n'éprouvèrent aucune résistance de la part des villageois. Errants dans les provinces voisines, fugitifs, déguisés en marchands, le marquis et la marquise durent souvent frapper aux portes pour demander l'hospitalité.

Mais revenons à Mgr d'Aviau. Il resta au milieu des pauvres jusqu'à minuit. Le lendemain, au moment du départ, il dit à voix basse au seigneur de la terre : "Ouvrez toujours votre porte au pauvre qui y frappe, soit qu'il porte besace, ou soutane, c'est peut-être un apôtre....."

—Et quelquefois un saint, ajouta la marquise.
Général AMBERT.

ooo

LE TRAVAIL DU DIMANCHE.

M. Peyramale, l'ancien curé de Lourdes, ne pouvait tolérer le scandale du travail du dimanche, et il lutta dès son début avec une infatigable énergie contre ce mal, qui avait malheureusement conquis droit de cité dans la paroisse d'Aubarède qu'il desservait avant d'être curé de Lourdes. Il finit par en triompher.

On raconte encore dans le pays que le dimanche il montait souvent au clocher de son église, et que de cet observatoire, il regardait autour de lui, dans tous les champs de sa paroisse, pour voir si nulle part il ne se commettait quelques infractions à la loi du Seigneur. Ayant une fois aperçu dans le lointain un moissonneur qui chargeait des gerbes sur son chariot, l'abbé Peyramale descend du clocher et se rend en toute hâte sur le théâtre du délit ; il n'y avait nulle excuse ; le temps était pur et nul orage ne menaçait à l'horizon.

L'abbé Peyramale, en l'abordant, reconnaît en lui l'un des plus riches paysans de la contrée.—"Où donc allez-vous de la sorte ? " Le délinquant balbutie : " Monsieur le Curé, vous le voyez, j'emporte ces gerbes.—Aujourd'hui dimanche ?—Mais, Monsieur le Curé, il y a pourtant des cas où il est permis de travailler un peu le dimanche.—Assurément, mon ami, dans le cas d'urgence, et avec l'autorisation du curé. L'autorisation je vous l'apporte, et l'urgence est telle que je viens vous aider."

Le paysan, ébahi, ouvrait de grands yeux sans rien comprendre.—"Oui, certes, il y a urgence, continue le curé, qui était déjà monté sur le chariot. Et quant à moi, je n'ai aucun scrupule à travailler avec vous, en plein dimanche, pour remettre tout en ordre."

Et voilà que, d'un bras vigoureux, il commence à rejeter dans le champ, gerbe par gerbe, le chargement du chariot.—Ah ! Monsieur le curé, s'écrie le paysan passant peu à peu du trouble à l'émotion, ce ne sera point vous qui ferez cela : pardonnez-moi et laissez-moi réparer mon tort.—Mon ami, lui dit le prêtre quelques moments après, vous avez dérobé au Seigneur une journée de travail ; il faut la lui rendre. Vous avez près de votre maison la famille d'un

tel, qui est dans la plus extrême indigence ; vous lui donnerez une de ces gerbes.—“ Je lui en donnerai quatre, Monsieur le Curé.”

Depuis ce jour, ni le paysan, ni personne ne travailla le dimanche dans la paroisse d'Aubarède.

(Semaine de Vannes.)

L'ŒUVRE D'UN BON PRÊTRE.

—Dis-moi, camarade, que s'est-il donc passé ? On me dit que depuis que je me suis absenté du pays, tout est changé chez toi.

—C'est vrai, et je ne me gêne pas pour le dire ! J'avais une femme qui ne s'occupait de rien, elle ne faisait jamais un point de raccommodage ; nos enfants étaient si mal tenus qu'on osait les toucher ; j'étais en guenilles, et quant à des repas un peu soignés, il ne fallait pas y compter. Mais quant à se disputer avec les voisins, ou courir partout où chantait un air de danse, ma femme n'y manquait jamais, laissant là mari et enfants. Que faire ? Aller passer mon temps au cabaret ! Puis, quand on se retrouvait, il y avait de vilains mots entre nous, quelquefois pis ! Moi qui ne croyais pas à l'enfer, j'avais un diable à la maison !

Un jour, notre vieux curé, qui savait tout le tapage qui se faisait chez nous, se hasarda d'y venir. Ma femme, qui ne l'avait pas vu depuis sa première communion, se cachait. “ Allons, lui dit le vieux curé, ne vous cachez donc pas ; c'est vrai que je ne vous vois pas souvent à l'église, mais écoutez-moi. Si vous êtes malheureuse, est-ce que vous n'avez pas tous les torts ? Si vous étiez restée la bonne et pieuse enfant que vous étiez à votre première communion, vous ne souffririez, ni vous, ni votre mari, ni vos enfants ! Convenez-en, la faute est à vous ! Quand

vous l'avez épousé, votre mari était un bon et honnête ouvrier. S'il boit trop aujourd'hui, c'est que vous l'abandonnez et que vous n'êtes jamais chez vous. Si vous lui rendiez la maison plus agréable, il y resterait et n'irait pas au cabaret ! C'est le mauvais ordre d'un ménage qui rend le mari buveur et la femme fautive et coquette. Si, le dimanche, votre mari avait une chemise propre et ses habits raccommodés, si vos enfants étaient mieux tenus et que vous les meniez fièrement à la messe avec vous, vous verriez comme tout marcherait bien dans votre ménage."

Hé bien ! ma femme, qui n'est pas sotte, a voulu essayer, et depuis tout est bien changé. " La religion, dit notre vieux curé, ne s'épouvante que ceux qui ne la connaissent pas. Si les ouvriers savaient ce que c'est que le dimanche, ils en voudraient deux par semaine et point de lundi. On s'imagine que le bon Dieu veut que les femmes soient toujours à l'église aux dépens de leur ménage : ce n'est pas vrai ! Il ne veut pas des femmes qui laissent leurs maris en guenilles et ne s'occupent pas de leur maison ; car la religion demande aux maris et aux femmes de s'aider l'un l'autre, de se rendre la vie douce, de former leurs enfants au travail et de les empêcher de polissonner dans la rue."

Quand ma femme, qui a du raisonnement et du courage, a vu ce que nous avions à gagner à écouter notre brave curé, elle s'y est mise de tout cœur ; et aujourd'hui il n'y a pas d'ouvriers plus heureux que nous. Vois plutôt cette armoire : elle est si brillante qu'on s'y raserait comme dans un miroir. Autrefois je ne sortais pas du cabaret, et je buvais tout ce que je gagnais. A présent je n'y songe même plus, je mets six francs de côté par semaine, j'ai du linge propre, des enfants qui font plaisir à voir, du bon pain, de la viande, excepté le vendredi, et une bonne

femme active et soigneuse qui ne me laisse manquer de rien. Voilà l'ouvrage de notre bon curé.

000

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

Il y a quelques jours, nous avons eu le bonheur de faire un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, et de jouir pendant quelques instants de l'hospitalité si cordiale des RR. PP. Rédemptoristes. C'est avec une joie mêlée de crainte que nous avons franchi le seuil de ce sanctuaire privilégié où Dieu manifeste sa puissance et sa bonté d'une manière si extraordinaire. Comme tous ceux qui visitent ce lieu, témoin de tant de prodiges, nous avons ressenti la plus profonde émotion au souvenir des actions merveilleuses qui s'y sont accomplies et qui s'y accomplissent encore tous les jours. Le pouvoir surnaturel de sainte Anne, dit un orateur sacré auquel nous empruntons ces pensées, la vertu miraculeuse de ses prières, l'abondance et l'éclat de ses mérites, voilà sans doute ce qui compose en grande partie les richesses spirituelles que Dieu a réunies dans le sanctuaire de Beaupré ; et il nous est donné à tous d'y puiser à pleines mains. Mais dans ce trésor invisible aux yeux de la chair, il y a autre chose encore. En vertu de la communion des saints, ce trésor s'est accru de tout ce que la foi et la piété des siècles y ont accumulé d'actions méritoires devant Dieu. Voilà ce qui achève la fécondité de ces terres privilégiées où affluent les eaux de la grâce. De même que dans l'ordre naturel, il peut s'amasser en un lieu, par suite d'efforts et de travaux, une somme de biens générale, un fonds commun dont bénéficie toute une postérité, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel et divin, là aussi rien ne se perd, et le présent s'enrichit du passé. Toutes les générations qui se sont succédé dans ce sanctuaire trois fois béni, y ont laissé quelque chose d'elles-mêmes, de leurs prières, de leurs larmes, de leurs pénitences ; et le surplus de ces œu-

vres de foi, où surabondait la charité, y a formé à la longue un vaste réservoir de mérites qui se déverse sur le Canada suivant que le souffle de l'Esprit-Saint en distribue les richesses d'une extrémité à l'autre.

C'est là ce qui explique la confiance avec laquelle les pèlerins viennent poser le pied sur cette terre du miracle ; on comprend que ni les fatigues du voyage, ni la longueur du chemin, ni les flots mêmes de la mer ne les arrêtent dans leurs pieuses pérégrinations ; et on est touché plus qu'on ne saurait le dire, quand on voit appendus aux colonnes de l'église les humbles témoignages de leur reconnaissance envers sainte Anne ; ces symboles si expressifs qui rappellent, dans leur éloquente simplicité, le matelot soutenu sur l'abîme par le bras invisible de sa patronne, le pécheur converti, la mère de famille conservée à ses enfants contre toute espérance, les infirmités de toutes sortes guéries par l'intercession de sainte Anne. C'est l'histoire intime des familles qui se trouve écrite sur ces murs, l'histoire de leurs douleurs, de leurs espérances, de leurs joies ; mais ce qu'on y voit avant tout, c'est l'affirmation permanente et solennelle de la foi de tout un peuple.

Pieux pèlerins, ce n'est pas une pratique vaine et frivole qui vous amène en ces lieux. Quand vous allez en pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré ou quand vous venez à Sainte-Anne de la Pointe-au-Père, savez-vous bien quelle est la signification et la haute portée de cet acte ? Par là vous affirmez le christianisme tout entier. En vous prosternant sur le pavé des églises de sainte Anne et devant les images de votre glorieuse patronne, vous affirmez hautement l'existence de l'ordre surnaturel, la toute-puissance de Dieu et son absolue indépendance, la vertu infinie du sang de son Fils, la prérogative suréminente de la Vierge-Mère, les rapports de l'Église du temps avec l'Église de l'éternité, la communion des saints, tout

ce merveilleux enchaînement de doctrines qui occupe le sommet dans les croyances du genre humain. Vous faites l'acte de foi le plus élevé et le plus raisonnable que l'on puisse concevoir, un acte qui honore votre intelligence autant que votre cœur.

De nos jours, les pèlerinages, dans les desseins de Dieu, servent à raviver la foi qui s'affaiblit de plus en plus, à reveiller le sentiment religieux qui s'éteint chez un trop grand nombre de fidèles. Depuis quelques années le nombre des pèlerinages organisés a considérablement augmenté. Chaque semaine des milliers de pèlerins, venus de tous les coins du pays, se pressent dans le sanctuaire vénéré de Sainte-Anne de Beaupré. L'église, même agrandie telle qu'elle l'est aujourd'hui, est quelquefois trop petite pour les contenir tous. Qu'il est beau de voir ces foules immenses s'avancer en silence ou au chant des cantiques vers le trône d'où la glorieuse mère de la Mère de Dieu distribue ses faveurs ! Au contact de toutes ces âmes émus, la piété s'anime, la foi et la confiance grandissent en proportion des besoins qui nous accablent ou des infirmités qui nous affligent. Et Dieu, pris de compassion pour ces multitudes qui crient vers lui, opère les guérisons les plus étonnantes, répand les bénédictions les plus précieuses.

Les journaux ont publié plusieurs guérisons miraculeuses qui ont eu lieu devant un grand nombre de témoins. Nous en citons une que le *Journal des Trois-Rivières* raconte en ces termes :

“ Une petite fille de S'ans, appartenant à M. Ad. Dumas, brave homme du Cap de la Magdeleine, souffrait depuis plusieurs mois d'une congestion de sang dans un oeil qui ne pouvait ni s'ouvrir, ni même supporter la lumière. La mère qui, en arrivant à Sainte-Anne, s'était empressée de la conduire au pied de son trône de miséricorde, après avoir prié et

pleuré longtemps devant la statue de la grande sainte, en ce moment entourée de fleurs et d'un splendide luminaire, dit à la pauvre petite, en lui ôtant son bandeau : " Regarde donc, chère enfant, regarde la bonne sainte Anne avec ton oeil malade, elle aura pitié de toi, elle va te guérir." En effet, l'enfant obéissant se relève en se frappant les mains et répétant pleine de joie : " Mère, je la vois, qu'elle est belle! qu'elle est bonne! " Elle était guérie. Béni soit Dieu! Gloire à sainte Anne!"

Pèlerins, vous tous qui, ne pouvant aller à Sainte-Anne de Beaupré, venez à Sainte Anne de la Pointe-au-Père, vous obtiendrez les mêmes faveurs si vous avez la même foi et la même confiance. Venez en grand nombre le jour de la fête de sainte Anne et pendant l'octave. Que les paroisses environnantes viennent les unes après les autres : rien n'est beau, rien n'est imposant comme un pèlerinage bien organisé. Ces manifestations publiques fortifient dans les croyances religieuses, font vaincre le respect humain et produisent toujours les plus heureux résultats.

ooo

PETITES NOTES.

Bien que préoccupé des grandes affaires, qui, par le rétablissement des rapports réguliers des divers états avec le Saint-Siège, visent à reconstituer dans le monde ce que l'on appelait jadis la chrétienté, le Souverain-Pontife n'oublie pas, dans son infatigable sollicitude, de favoriser tout ce qui peut contribuer au bien des âmes et, par là, au salut de la société. C'est ainsi qu'après avoir favorisé par une Encyclique spéciale la diffusion du Tiers-Ordre franciscain, le Saint-Père vient de faciliter de plus en plus cette diffusion par la sage réforme des règles du Tiers-Ordre, afin de mieux les adapter aux circonstances du temps présent. La Constitution pontificale qui vient de paraître à cet effet vise à répandre, par la multiplication du nombre des Tertiaires, cette pratique sincère de la vie chrétienne qui a opéré tant de merveilles, même aux époques les plus troublées.

—*L'Echo du Vatican.*

Les pèlerinages diocésains à Lourdes se multiplient; cent cinquante sont annoncés pour le mois de juillet. On évalue à plus d'un million le nombre des fidèles qui doivent se rendre à ce sanctuaire pendant l'année jubilaire de l'apparition de Marie-Immaculée. Nous reproduisons de la *Semaine religieuse du Puy* un compte rendu du pèlerinage anglais à Notre-Dame de Lourdes.

" J'étais à Lourdes, il y a quelques jours à peine, où j'ai été l'heureux témoin d'un spectacle bien touchant. Le 21 mai, le pèlerinage d'Angleterre faisait son apparition au sanctuaire vénéré de la Vierge. C'étaient trois cents Anglais, qui après avoir bravé toutes les difficultés et les fatigues d'un long et pénible voyage, entraient enfin dans ce lieu à jamais mémorable vers lequel les portaient tous les désirs de leur cœur.

" La sainte Vierge avait dit à Bernadette;

" Je veux qu'on vienne ici." Qu'avons-nous vu? C'est la France d'abord qui s'est levée pour aller se prosterner aux roches de Massabielle; c'est l'Amérique dont toutes les républiques ont envoyé à Lourdes des représentants avec de riches souvenirs. Hier, c'était la Belgique avec ses deux cents pèlerins. Il semble pourtant qu'il manquait encore quelque chose pour pouvoir dire que le monde entier était venu à Lourdes: on n'y avait pas encore vu les Anglais; or, les enfants d'Angleterre ont fait leur apparition dans ces lieux visités par la Vierge immaculée. Ce pèlerinage était composé de tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les catholiques de ce riche pays.

" A la tête on aperçoit le duc de Norfolk avec la duchesse portant son unique enfant, aveugle de naissance. Le duc de Norfolk est le représentant de la famille la plus illustre d'Angleterre après la famille royale; sa fortune s'élève à 60 millions de rentes. Il voyage avec une suite de quarante-cinq personnes. Parmi les invités qui accompagnent leurs Grâces depuis Lourdes, on a beaucoup remarqué sir Wallace, neveu du célèbre philosophe de ce nom. Les nobles époux sont d'une piété et d'une simplicité rares.

" Le cardinal Manning, qui a été le premier inspirateur de ce pèlerinage, n'a pu suivre ses compatriotes à cause du mauvais état de sa santé.

“ A cinq heures du soir la procession s'organise à la gare, pour se rendre d'abord à la basilique. Il y a trois bannières. Le duc porte la plus riche. Tous les pèlerins, dont on a remarqué la tenue parfaite et édifiante, chantent avec beaucoup d'âme, *Ave, Ave Maria* ; au milieu, une couronne de cinquante prêtres, l'élite du clergé séculier et régulier ; à la suite plusieurs voitures ; la première est occupée par la duchesse et son enfant. Après avoir reçu dans la basilique quelques avis du R. P. provincial des Maristes, le pèlerinage se dirige du côté de la grotte. C'est ici que le spectacle devient émouvant. Le duc laisse la bannière pour prendre son jeune enfant ; il entre le premier dans la grotte, sa pieuse épouse se place à côté de lui. Tous deux ensemble prient, font baisser à l'enfant le rocher que la sainte Vierge a daigné toucher de ses pieds augustes. Alors l'émotion gagne l'assistance, les larmes coulent ; tous les regards se portent sur cet intéressant petit être dont les yeux sont encore fermés à la lumière. On demande un miracle, il n'y a pas de doute. L'enfant est ensuite porté à la piscine. Il est beau de voir ces Anglais qu'on dit si fiers fléchir le genou et prier pour que la sainte Vierge rende la vue à ce petit aveugle. Ils récitent ensemble le Rosaire dans leur langue. Le duc désire ce miracle de tout son cœur, non seulement pour sa propre consolation, mais principalement pour l'effet qu'il produirait sur l'Angleterre son pays ; en reconnaissance il promet trois millions pour la construction d'une église à Lourdes. Jusqu'ici ses prières n'ont pas été exaucées, mais espérons que sa foi triomphera.

“ Le soir, à 8 heures, récitation du Rosaire, puis chant du *Miserere*. En voyant ces enfants d'outre-mer prier avec tant de ferveur et chanter avec tant d'âme, je me suis rappelé ce que disait un ancien de leurs pères : “ *non sunt angli sed angeli.* ”

Le R. P. Provincial a fait ensuite aux pèlerins une chaleureuse allocution. N'en doutons pas, l'Angleterre sera encore ce qu'elle a été autrefois ; elle ne tardera pas à redevenir l'île des saints.

Les travaux de l'église de Sainte-Anne de la Pointe-au-Père avancent rapidement. Les pèlerins qui viendront à Sainte-Anne seront heureux de constater par eux-mêmes les développements considérables qu'a pris le pèlerinage depuis quelques années.

La retraite annuelle des prêtres du diocèse commencera le 17 d'août pour se terminer le 23. Elle sera prêchée par le R. P. Jutteau, dominicain.

Le Rév. M. A. Ladrière est de retour depuis quelques jours à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Nous regrettons d'apprendre que le mauvais état de sa santé va l'obliger à quitter le ministère paroissial.

M l'Abbé Provencher s'occupe actuellement, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Québec, d'organiser un pèlerinage canadien en terre-sainte.

Le départ des pèlerins aura lieu vers le mois de mars 1884, et le voyage durera six mois.

Les pèlerins pourront visiter Paris, Londres, Lorette Assise, Rome, Naples, Alexandrie, Le Caire, Jaffa, Jérusalem, Bethléem, Saint-Jean in Montana, le Jourdain et la mer Morte, ainsi que la Galilée, la Syrie, le Lyban, Smyrne, Constantinople, Athènes, etc.

Les frais de voyage, le plus beau qu'un catholique puisse faire, ne dépasseront guère \$500.

Les pèlerins devront se soumettre à un sage règlement : ils seront sous la direction d'un bureau composé d'un président, d'un vice-président, d'un aumônier, d'un trésorier et d'un secrétaire.

ooo

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

N. S. Père le Pape Léon XIII. Les pays où l'Eglise est persécutée. Mgr l'évêque, le clergé et les œuvres diocésaines. La Préfecture apostolique du golfe St Laurent. Malades 70 ; grâces spéciales 112 ; actions de grâces 88 ; curés et leurs paroissiens 11 ; enfants malades 21 ; conversions 13 ; voyageurs 22 ; vocations 26 ; entreprises 17 ; toutes les œuvres et tous les bienfaiteurs du pèlerinage.

Vu et approuvé :

† JEAN, Ev. de St G. de Rimouski.